

Commentaires

Numéro 22, février–mars–avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20434ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (22), 24–28.

**ARMAGEDDON RAG**

George R.R. Martin
La Découverte, 1985, 19,95 \$

Ne vous fiez pas à la couverture — à tout le moins peu engageante — et ne vous laissez pas rebuter par le prix — un gros 20 moins 5 cennes — car vous passeriez à côté d'un des plus importants romans de la décennie. Ni plus ni moins qu'un chef-d'œuvre.

Armageddon Rag est une réflexion extrêmement pertinente sur toute une époque, celle des années soixante, avec sa musique, ses mouvements de contestation, sa révolution sexuelle et sa soif de liberté et d'amour. Le roman, si vous avez entre trente et quarante ans, vous remuera les tripes de fond en comble. Tout ce en quoi vous avez cru et espéré dans votre jeunesse est disséqué en profondeur, analysé, passé au crible, vingt ans plus tard, avec ce recul qui permet de constater le cuisant échec de la révolution des *sixties* à tout jamais envolées.

Mais dans *Armageddon Rag*, quelques personnes pensent le contraire et, afin d'en convaincre le monde, ont décidé de reformer le groupe le plus populaire de l'époque, le Nazgûl. Sandy Blair, un ex-journaliste underground, enquêtant sur la mort horrible de leur ancien producteur, sil-

lonnera l'Amérique afin de désamorcer l'effroyable complot qui se trame dans l'ombre. À son insu, il s'embarquera dans une véritable descente aux enfers en essayant de résoudre le mystère et de retracer ses anciens amis du temps des contestations universitaires, de l'amour libre et du rock acide.

Roman fantastique, roman charnière, roman thérapeutique de toute une génération désillusionnée, *Armageddon Rag* est tout cela à la fois, et plus encore: c'est un roman bouleversant pour tous les âges. Il éclairera les plus vieux sur le pourquoi de la révolte de leurs enfants, il rendra nostalgique ma génération et passionnera tous ces autres lecteurs, trop jeunes pour avoir connu cette grande époque, mais encore capables de comprendre la grandeur des aspirations de leurs aînés.

Jean Pettigrew

FÉNITCHKA suivi de UNE LONGUE DISSIPATION

Lou Andreas-Salomé
Des Femmes, 1985, 16,95 \$

Lou Andreas-Salomé a eu une vie riche en découvertes, en émotions et en rencontres (Rilke, Nietzsche, Freud, etc.), une existence qui lui ressemble, insaisissable. Rejetant ce que la vie a de contraignant, de déterminant, heurtant de front les conventions sociales, cette femme ne s'est jamais conformée à des modèles; son autobiographie, *Ma vie*, en rend compte.

Outre ses essais, Lou Andreas-Salomé confia, à la fin de sa vie, la totalité de son œuvre littéraire à Ernst Pfeiffer. On vient de publier aux éditions des Femmes deux fictions: *Fénitchka* suivi de *Une longue dissipation*. Ces deux nouvelles ont en commun le thème — l'amour —, le bouleversement qui les a inspirées et le dénouement tragique. L'auteure s'at-



tache à faire une analyse psychologique profonde de ses personnages et ce, bien avant son contact avec Freud. *Fénitchka* date de 1898 et reprend ce qu'elle appelle «le malentendu à la Wedekind», c'est-à-dire une situation délicate dans laquelle elle s'était trouvée faute de ne pas avoir saisi certaines manières de faire des avances. Dans *Une longue dissipation*, l'auteure écrit à la première personne et nous entretient d'une longue, longue passion entre deux êtres qui se sont aimés, mais pas au même moment. Tournée vers l'intérieur, *Fénitchka* sera en quête de ce qu'il y a de plus précieux dans l'amour: la paix. Alors que Adine, l'héroïne de la deuxième fiction, dira de la passion amoureuse qu'elle est l'ultime, l'extrême solitude.

Les deux récits auront la relation amoureuse comme leitmotiv; le lecteur ne pourra demeurer insensible à la densité de l'émotion qui y est présente.

Susy Turcotte

ELLE-QUI-DOIT-ÊTRE-OBÉIE

H. Rider Haggard
Robert Laffont, 1985, 18,95 \$

Ayesha, ancienne grande prêtresse d'Isis, s'exile au cœur de l'Afrique où elle attendra pendant 2 000 ans la réincarnation

de l'homme qu'elle aimait mais qu'elle a assassiné. C'est l'histoire que racontent cinq volumes réunis sous le titre: *Elle-qui-doit-être-obéie*. Originellement intitulés *She*, ces tomes ont d'abord été publiés en 1887. De leur auteur, le tranquille avocat Henry Rider Haggard, Francis Lacassin, à qui l'on doit la préface du livre ainsi que des «documents choisis», dit qu'il a «influencé des quantités de romanciers, entre autres Rudyard Kipling et Edgar Rice Burroughs».

Comment, aujourd'hui, peut-on lire *Elle*, cette histoire d'amour-passion constituée selon les principes du *space opera* et de l'*heroic fantasy*? En ethnologue, pas autrement. Sinon, ce livre au spiritualisme et au mysticisme archaïques risque de paraître un peu ridicule. Haggard ressemble beaucoup au parnassien Pierre Louÿs, à qui l'on doit les *Chansons de Bilitis* et *Aphrodite*, et qu'il précède de quelques années: on retrouve en effet chez les deux écrivains la même préciosité de style et le même érotisme élégant.



On sourira facilement du portrait que dresse Haggard de Ayesha: symbole de l'éternel féminin divinisé, celle-ci, pourtant vieille de 2 000 ans et détentrice de pouvoirs fabuleux, devient une petite fille soumise dès qu'apparaît la réincarna-

commentaires

tion de son grec amant Kallikratès. À lire si on n'est pas pressé (le livre fait 900 pages de caractères bien tassés) et si l'on a envie d'entrer dans le monde toujours un peu naïf de la littérature d'aventures fantastiques.

Francine Bordeleau

EN SIFFLOTANT

Shusaku Endo

Buchet/Chastel, 1985, 23,55 \$

Ce roman est le récit en contrepoint de deux vies qui s'opposent: celles d'Ozu, tourné vers le passé, et de son fils Eichi, médecin aux ambitions sournoises. Tout commence alors qu'Ozu est brusquement rappelé à la mémoire de son enfance difficile, de Limande, son camarade au physique ingrat qui mourra à la guerre et de leur amour commun pour Aiko, dont les réapparitions ponctuent la vie comme de rares battements de cœur. Quoique l'histoire soit plus dans la manière d'un Kawabata, Ozu rappelle le discret Honda de la tétralogie de Mishima qui s'abreuvait comme lui aux passions des autres sans avoir le courage de la sienne. Lorsqu'il apprend qu'Aiko est à l'hôpital de son fils, Ozu perd sa quiétude engourdie de patriarcat et sombre dans une mélancolie endémique, ignorant comme Aiko qu'elle est condamnée et qu'Eichi expérimente sur elle un dangereux médicament. C'est à une autre guerre qu'ils sont conviés dans cet hôpital où les médecins vivent froidement des fastes de la pourriture et de la mort.

Avec ce dernier roman, l'œuvre de Endo progresse vers un schématisme de plus en plus étrange et épuré. Non seulement le petit monde de l'enfance, décrit avec une surprenante fraîcheur, passe comme un rêve à mesure que le titre du livre prend son poids d'ironie, mais Endo se montre soucieux d'approfondir les espaces mul-



tiples de la mouvance. Toute l'action se passe sur des routes (où les Japonais laissent beaucoup de leur imaginaire), dans des trains ou des métros et jusque dans les processions d'internes dans les couloirs. Même Ozu, continuant à vivre une vieillesse sans attraits, fait penser au cerveau d'un enfant qui roule sur une mauvaise route jusqu'à ce qu'il perde son élan ou qu'il rencontre un obstacle. Dans cette mise en parallèle sarcastique de deux vies, Endo reprend sa réflexion sur le sens du temps dans un monde en mutation perpétuelle qui cache, au fond, un fragile espoir dans la permanence du féminin, tandis que la sourde densité poétique de la narration épure son expression pour atteindre aux frissons de l'ineffable.

Christian Desilets

LA MÉMOIRE DU FLEUVE

Christian Dedet

Phébus, 1985, 16,95 \$

Descendant des pionniers du Gabon, le jeune métis Jean Michonet, orphelin à quinze ans, devient par la force du destin recruteur de main-d'œuvre au profit des compagnies forestières. Les trois expéditions successives qu'il entreprend alors dans le sud inexploré du pays, au cours desquelles il est initié

aux mystères de la *bwiti* (société secrète masculine), façonnent l'homme à même ses deux composantes culturelles, la noire et la blanche. Désormais, l'aventurier sera sans trêve: forestier comme son père, avec les mêmes moyens dérisoires, délégué communal sous le régime du président M'ba, transporteur fluvial le long de l'Ogooué, chasseur de crocodiles à l'échelle nationale jusqu'à ce que cette activité soit interdite, vendeur de meubles de style Louis XV et, à nouveau, forestier... Puis, tout à coup, comme cela arrive souvent en Afrique, le silence: il péra en mer, noyé avec deux de ses filles en essayant de les sauver. La mesure des gestes n'aura toujours été dictée que par l'extrême fureur de la nature. Une nature anthropophage, omniprésente.

La mémoire du fleuve ne retrace donc pas seulement l'histoire vraie d'un homme attachant, chez qui le courage et la fraternité l'ont toujours



emporté, mais évoque également la grandeur et les misères d'un pays à la croisée ambiguë de deux mondes: l'africain et l'euro-péen. Pourtant, il subsiste encore assez de la magie des ancêtres pour que la renommée de Jean Michonet enfante sa légende.

Marc-André Villeneuve

Robert Lalonde

Par l'auteur de
**Le dernier été
des indiens**

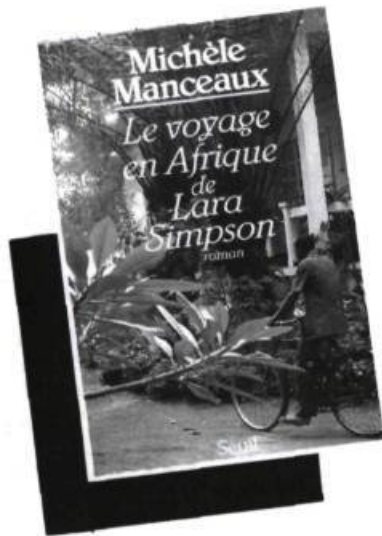


«Imagine un souffle qui cherche une bouche, une étincelle qui court dans le champ, un tout petit espoir très féroce: c'est moi!»

192 p., 14,95 \$



S E U I L



LE VOYAGE EN AFRIQUE DE LARA SIMPSON

Michèle Manceaux
Seuil, 1985, 17,95 \$

Michèle Manceaux ne nous a certes pas habitués à tant de péripéties! En effet, le trajet qui doit mener Lara Simpson auprès de sa fille n'est pas de tout repos, surtout pour une femme de cinquante ans chez qui la seule présence d'un mari a réussi à étouffer tout désir d'aventure, pour ne pas dire tous les désirs.

Les héroïnes de Michèle Manceaux sont habituellement des femmes qui ont lutté pour parvenir au point d'équilibre d'où elles nous sont racontées. Le récit de leur vie (intérieure surtout) contraste avec le projet aventureux de Lara Simpson. Le voyage qu'elle entreprend à la saison des pluies avec sa compagne Maggy et le boy Gabriel, la Peugeot qui s'embourbe dans des mares de boue, les milliers d'insectes qui les accompagnent, la maladie et la solitude amorcent la seconde moitié de la vie de cette femme qui, jusque-là, s'est oubliée. Celle qui n'a jamais aimé, jamais vécu, entrevoit, au cœur de la jungle, une vie possible.

Lara découvre l'insomnie. (...) Les moindres choses et même les plus insignifiantes prennent des allures de révélation. Une végétation monstrueuse pousse dans le cerveau,

les pensées deviennent des excroissances insolites comme, sous les Tropiques, des feuillages jaillissent de la pierre. (p. 88)

Le long périple de Lara Simpson n'aura peut-être pas atteint son but, mais il aura tout de même été l'occasion d'une réconciliation. L'enfant mulâtre qu'elle ramène au bois de Boulogne sera sans doute le témoin d'un accomplissement, celui de la naissance d'une femme. Et, comme les feuillages qui jaillissent de la pierre, l'amour pourra enfin jaillir du cœur de Lara: *Son cœur devient une arme utile contre tout ce qui pourrait entamer l'enfant. Son cœur va enfin servir. (p. 244)*

Sylvie Trottier



IL FAIT BEAU À PARIS AUJOURD'HUI

Fred Uhlman
Stock, 1985, 19,50 \$

Peut-être aviez-vous lu *L'ami retrouvé* (Folio, 1984), petit roman extrêmement efficace où Uhlman nous donnait, je crois, le meilleur de lui-même comme romancier. Ce récit est tout autre chose et la même chose. Cette fois on n'imagine pas, on raconte sa vie. Un jour le téléphone sonne, on voit simplement «il fait beau à Paris aujourd'hui», Uhlman sait désormais qu'il ne peut pas rester en Allemagne. Il faut fuir.

On peut penser: il y a quelques Juifs qui ont eu la chance de s'en sortir durant la guerre. Ils n'ont pas vécu les camps. Mais on pourrait aussi dire, c'est une chance qui nous permet de nous rappeler. Uhlman n'est pas Martin Gray, il ne fabrique pas du pathos pour rien. Il raconte et nous devons imaginer sa peine et son désespoir. Une phrase pour raconter la mort de sa sœur: «La seule information que j'ai jamais reçue est que, vers la fin de 1944, Erna se jeta avec son bébé sous un train en partance pour



Auschwitz.» C'est suffisant. Ou encore: «Je n'ai jamais haï les Allemands et ne puis comprendre pourquoi tant de réfugiés allemands se sont réjouis du désastre qui s'est abattu sur la nation allemande.»

Il y en a que le désastre rend heureux. D'autres qui savent que tout sera à recommencer et que rien ne sera facile. Ce récit est plein de tendresse même dans une époque d'impossible tendresse.

Marc Chabot



LA FÊTE EN ÉCLATS

Simonne Jacquemard
Seuil, 1985, 20,50 \$

Un livre étonnant. Un récit touffu et débridé, dont l'échafaudage des éléments, la juxtaposition des niveaux, pousse une pointe du côté du baroque.

On assiste aux préparatifs de la fête annuelle de Cordes qui commémore la mise à sac de la ville. Se costumant, les habitants de Cordes rajeunissent de quelque sept siècles...

Un curieux personnage, à la fois cultivé, savant, mais hanté par le passé, professeur d'histoire et archéologue à ses heures, orchestre la reconstitution historique, qui risque de

dégénérer en mise en scène, voire en mascarade.

Si, à chaque année, on s'interroge à savoir si la fête aura lieu, ce n'est certes pas en raison de l'apport économique qui est assuré, mais «de l'évidence que Cordes était investie, comme chaque année au moment de la fête, par des forces étranges et incontrôlables.» Cordes elle-même n'est-elle pas une ville minée de galeries souterraines, dans lesquelles on peut se glisser à la faveur d'une simple promenade ou pour traquer un gibier? Le soc d'une charrue, fouillant la terre, ne découvre-t-il pas parfois des fosses sacrificielles avec, emmêlés aux ossements, bijoux et trésors des officiants ou des sacrifiés?

Outre le brillant de la fête, ce sont ces mystérieuses profondeurs qui attirent les étrangers et moussent l'inconscient collectif, les travers inavouables de la population locale.



Costumés de Cordes, étrangers, pillards, chacun qu'il colle ou non à son rôle, se trouvera en face-à-face avec la fête, cette traversée des apparences...

Alain Lessard





ASPECTS DE LA POÉSIE AUSTRALIENNE

Poèmes choisis, traduits et présentés par Christine Michel
Sud, 1985, 25,00 \$

Voilà une belle occasion de découvrir la poésie australienne d'aujourd'hui, littérature que nous connaissons fort mal du reste. On sent que Christine Michel s'est très bien documentée. Dans l'introduction, précieuse par son survol historique et ses références, elle précise qu'elle n'a pas voulu établir une anthologie de la poésie australienne, se fiant plutôt à la bonne volonté des auteurs sollicités. Son choix de poèmes est guidé par la subjectivité plutôt que par l'exhaustivité.

L'ouvrage regroupe dix-huit poètes (quatre femmes, quatorze hommes) aux travaux très diversifiés, quoique j'ai remarqué une forte tendance vers le récit: le travail de la forme s'effectue autour de l'histoire que le poème raconte. Tous ces poètes sont vivants, sauf Michael Dransfield, mort à 24 ans en 1973. Il incarnait le mythe du poète par excellence dans les années 70. Ses poèmes interrogent l'être, dans sa relation avec le monde: on ne peut s'empêcher de penser à une poésie inspirée de la *beat generation*. Outre Dransfield, je retiens particulièrement Les Murray, dont les poèmes, plutôt réalistes, cherchent le réel et le pays; Jennifer Maiden, dont

les poèmes existentiels et intimistes, comportent quelques surprises et Norman Talbot, pour qui *chaque poème est une déclaration humaine*. Notons que tous les poèmes sont en anglais et en français, ce qui nous permet de goûter à la musicalité de la langue, tout en constatant sa perte en français. Un tel ouvrage nous fait rêver de ce qu'un jour, quelqu'un (un Français, puisqu'il s'agit de la France) dresse un panorama de notre poésie, dans le domaine étranger bien sûr.

Paul Bélanger

MÉMOIRES DE JUDAS Pierre Bourgeade Gallimard, 1985, 21,50 \$

Malgré les renseignements de la bande annonce et de la quatrième couverture, je n'en sais toujours pas plus sur Judas, personnage historique par excellence, ni sur les relations beauté-amour, beauté-trahison ou amour-trahison. Ces énigmes se posent, certes, mais restent à résoudre.

Le récit commence en septembre 1983 alors que le narrateur rencontre un Judas devenu curé en Seine-et-Marne, le Judas peint par Leonardo da Vinci quelques siècles plus tôt, celui qui rencontre un certain Jésus, agitateur au temps de l'occupation de la Palestine par l'armée anglaise, qui le suit jusqu'à Jérusalem où pour 30 deniers... Motifs de son geste? Aucun en particulier sauf la prophétie de Zacharie. L'histoire finit trois jours plus tard par l'arrestation de celui qui, après lui avoir pardonné, met un terme à la vie humaine de Judas.

Pierre Bourgeade a de la plume: sa bibliographie et son sens de l'image en témoignent. Ne craignant ni les contradictions chronologiques ni les imparfaits du subjonctif, il



capte rapidement notre attention pour la relâcher brusquement 217 pages plus loin.

Claude Régnier

LA HACHE, LE KOTO ET LE CHRYSANTHÈME Seishi Yokomizo Denoël, 1985, 17,95 \$

Vous cherchez un polar original par le style, le lieu de l'action et les protagonistes? Les éditions Denoël offrent justement une excellente traduction d'un auteur japonais que l'on compare à Simenon, Seishi Yokomizo. On le dit l'écrivain noir le plus lu des Nippons. Une quarantaine de titres et dix millions d'exemplaires vendus. Voilà pour la renommée de l'auteur.

On assiste à la mort d'Inugami Sahee, magnat de la soie, à l'âge respectable de quatre-vingts ans, entouré de sa famille et de son avocat. Ce dernier représente le trust Inugami et c'est lui qui doit annoncer à la famille quand le testament sera lu. Mais les dernières volontés du vieux Sahee ne sont pas si simples que ça. En effet, le testament ne devra être ouvert qu'au retour d'un de ses petits-fils. Or celui-ci se trouve quelque part en Birmanie. Est-il

Breyten Breytenbach



Breyten Breytenbach
Une saison au Paradis
traduit de l'anglais par Françoise Collin



20,95 \$

Breyten Breytenbach
Feuilles de route
Essais, lettres, articles de fond
traduits de l'anglais par Françoise Collin



22,95 \$

S E U I L



encore vivant? Reviendra-t-il? Tout le mystère est là. Éclatera alors une sauvage guérilla familiale. Avec, à la clef, un rituel implacable. Un polar à découvrir absolument ne serait-ce que pour l'exotisme qu'il dégage et la subtilité du langage. Payez-vous une nuit jaune!

Gilles Trudel

NOUVEAUTÉS

Cent poèmes pour la liberté

Ahmed Ben Othman et Jean-Pierre Darmon (Amnesty International) Cherche-Midi, 10,00 \$

La macération

Rachid Boudjedra Denoël, 19,95 \$

L'Indien de la Gare du Nord

Jacques Crickillon Belfond, 18,95 \$

Le dernier adieu

Vassilis Vassilikos Gallimard, 25,50 \$

Encyclopédie des morts

Danilo Kis Gallimard, 17,95 \$

Héros d'Amérique

Daniel Grojnowski Verdier, 16,95 \$

Quand elle était gentille

Philip Roth Folio n° 1679, 8,75 \$

Les amandiers sont morts de leurs blessures

Tahar Ben Jelloun Points R-218, 6,25 \$

Destins et visages

August Strindberg Flammarion, 27,00 \$

Chronique de la maison assassinée

Lucio Cardoso Mazarine/A.M. Métailié, 29,95 \$

Villes

Julien Green La Différence/Frédéric Birr, 33,90 \$

Miséré

Bernard Clavel Québec/Amérique, 14,95 \$

Un poisson muet, surgi de la mer

Serge Bramly Flammarion, 13,50 \$

Attila, laisse ta petite sœur tranquille

Maurice Rheims Flammarion, 19,95 \$

L'Infidèle

Catherine Hermary-Vieille Gallimard, 16,95 \$

Elle qui traversa le monde

Anne Delbée Presses de la Renaissance, 19,95 \$

Dara

Patrick Besson Seuil, 17,95 \$

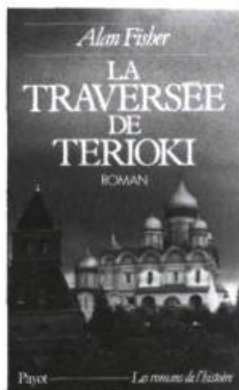
La journée s'est-elle bien passée?

Saul Bellow Flammarion, 26,00 \$

Et la lune battait son plein

Mariella Righini Grasset, 18,95 \$

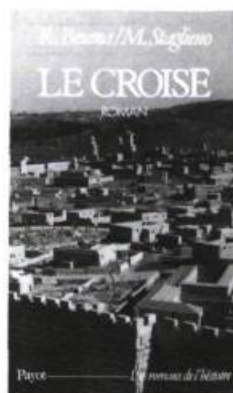
NOUVEAU CHEZ PAYOT



LA TRAVERSÉE DE TERIOKI
383 pages, 32,90 \$



LE COBRA ET LE VAUTOUR
255 pages,
23,40 \$



LE CROISÉ
259 pages,
25,95 \$



LA COURONNE DE LIERRE
560 pages,
39,95 \$

LES ROMANS DE L'HISTOIRE

DIFFUSION RAFFIN